

nous avons marché très vite, nous décidâmes que nous ne pouvions pas nous attarder davantage et que si Carlo ne venait pas, il fallait en faire le sacrifice. Edouard ne l'entendait pas de cette oreille, mais il lui fallut bien se résigner.

Nous reprîmes donc notre marche, et une heure après, c'est-à-dire sur les six heures, nous avions la satisfaction d'entrer dans la petite ville appelée *Great Traverse City*.

Nous aurions pu tomber dix milles à gauche, ou dix milles à droite : comment se fait-il que nous ayons débouché juste au bon point ? Il y a de ces hasards qui se constatent mais qui ne s'expliquent pas.

C'est la conclusion à laquelle nous arrivâmes, en face d'un excellent déjeuner, dans l'auberge de M. Samuel Jones, où nous prendrons la liberté de nous reposer un peu avant d'entamer le chapitre suivant.

CHAPITRE VII.

LA TEMPÊTE.

On sait que la petite ville de *Great Traverse*, ou *Grand Traverse* se trouve située au fond du renfoncement ouest de la baie de ce nom. Je ne m'aventurerai pas à en faire une description, parce que, franchement, je n'ai fait que l'entrevoir.

En arrivant à l'auberge de M. Jones, — la première qui se rencontra sur notre route, — notre soin le plus pressé fut de déjeuner, puis d'aller faire un bout de sommeil. Car le lecteur n'oubliera pas que nous avions fait, la nuit précédente, près de vingt-cinq milles à travers les bois.

Vers midi, nous étions parfaitement reposés.

Il nous fallait retourner à Manistee, car nous y avions laissé la plus grande partie de nos effets. Pour cela nous avions deux routes à suivre. Couper la pointe de terre et aller prendre le bord du lac au cap de l'*Ours Dormant*, ou bien, faire le tour de cette pointe en accomplissant tout ce trajet en canot, ce qui nous faisait un voyage d'au moins cent milles, pendant que l'autre n'aurait pas dépassé de beaucoup soixante.

Malgré cela, cependant, comme le trajet par eau était plus sûr et surtout plus agréable pour des gens qui venaient de faire une longue route à pied, nous nous décidâmes à adopter ce dernier mode de transport.

Pour cela, il fallait trouver une embarcation, ce qui, après tout n'était pas le plus difficile, car les canots d'écorce abondent, autour de la baie.

(A CONTINUER.)

PENSEES DIVERSES SUR LES FEMMES.

Un roi peut épouser une bergère, cela est généreux et charmant, et on l'en félicite à bon droit ; mais un berger qui se laisserait épouser par une reine, cela n'aurait pas tout à fait aussi bonne figure. (OCTAVE FEUILLET.)

Lorsque vous causez d'amour avec une femme, effleurez, n'appuyez pas ; elles veulent deviner plutôt qu'entendre, et, comme l'a dit un homme aimable, leur imagination aime à se promener à l'ombre. (J. JOUBERT.)

Les femmes remplissent les intervalles de la conversation et de la vie, comme ces duvets qu'on introduit dans les caisses de porcelaines : on introduit ces duvets pour rien, et tout se briserait sans eux. (L. SCHILLER.)

Dieu aussi a essayé de faire des ouvrages : sa prose, c'est l'homme ; sa poésie, c'est la femme. (NAPOLÉON.)

Le soleil et la femme semblent s'être partagé l'empire du monde : l'un nous donne les jours, l'autre les embellit. (SANIAL DUBAY.)

Les sages de la Grèce ont reconnu qu'ils ne voyaient dans l'univers que deux belles choses : les femmes et les roses ; et deux bonnes : les femmes et le vin. (***)

L'âme d'une jeune fille ressemble à une rose épanouie ; arrachez une seule feuille de son calice, toutes les autres tombent aussitôt. (JEAN-PAUL.)

Le petit garçon a énormément à apprendre pour devenir un homme : la petite fille, beaucoup mieux douée en naissant, n'a absolument qu'à augmenter. (ALPH. KARR.)

A moins qu'on ne soit fou d'une femme, je ne comprendrai jamais qu'on ne le soit pas de toutes. (DE LÉVRY.)

C'est aux hommes à faire les grandes choses ; c'est aux femmes à les inspirer. (DE SÉGUR.)

C'est pour nous apprendre à penser de honne heure, pour exciter notre imagination enfantine, que la nature prévoyante a donné tant de caquet aux femmes.